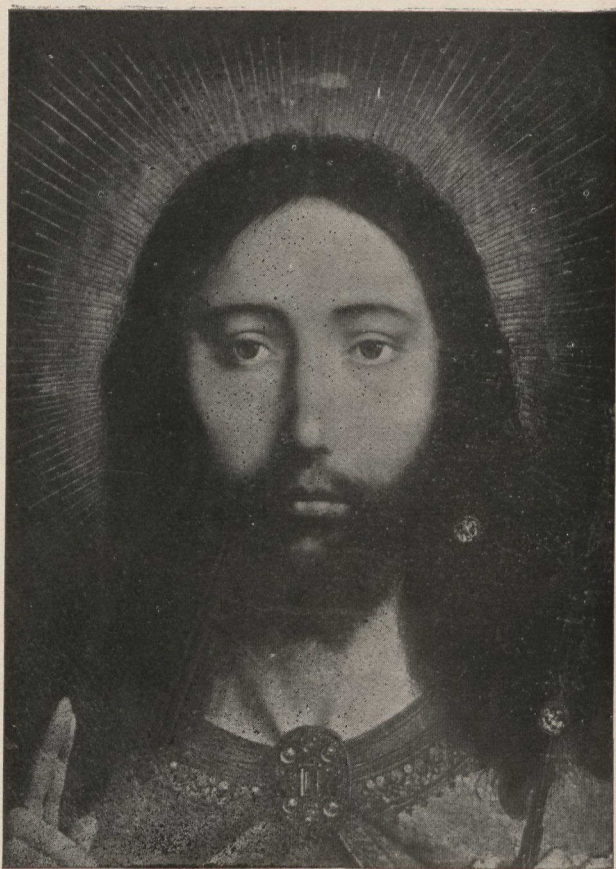


**PAGES
MANQUANTES**



PORTRAIT DU CHRIST

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

Vol. XI No 5. MAI 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

L'aurore de Pâques



OUT est encore rempli d'ombre et de silence. Le ciel commence à blanchir.

Sur le chemin du Calvaire, trois femmes vêtues de longs habits de deuil, se hâtent. A leur tête, marche Marie-Madeleine. Leurs pas précipités laissent deviner l'agitation de leurs pensées.

Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? se disent-elles, avec anxiété.

Fidèles jusque dans la mort, elles rêvent de donner à Jésus, une sépulture plus convenable, et elles emportent des aromates, achetés et préparés la veille, après que la chute du jour eut amené la fin du sabbat.

Tout à coup la terre frémit. Une violente commotion secoue la colline.

Les soldats romains qui montent la garde auprès du tombeau du Sauveur, tombent à terre, comme morts. Revenus de leur terreur, ils s'enfuient vers Jérusalem. Ils avaient vu un homme aux vêtements blancs comme la neige, et dont le visage rayonnait comme le soleil. Après avoir renversé la lourde pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, il s'y était assis. C'était un ange du Seigneur.

Le soleil se levait dorant de ses premiers feux la crête des montagnes. Tout s'éveillait et semblait sourire dans la nature, en ce radieux matin de Nisan.

Les saintes femmes pénètrent dans l'enclos où avait été enseveli le Sauveur. Le sépulcre était ouvert.

Marie-Madeleine croit aussitôt à un enlèvement. Sans prendre le temps de réfléchir, elle court vers la demeure où Pierre et Jean s'étaient réfugiés.

Ils ont enlevé le Seigneur, leur dit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, *et nous ne savons pas où ils l'ont mis*. Cette nouvelle jette les deux apôtres dans la consternation.

Tandis que Madeleine quittait le jardin, ses deux compagnes, Marie Salomé et Marie Jacobé entraient dans la chambre funéraire. C'était bien vrai, le corps du Maître n'y était plus.

Consternées, elles regardaient toujours, fouillant la demi obscurité du tombeau, quand elles aperçurent deux jeunes hommes, vêtus de robes resplendissantes. A cette vue, elles se prosternent la face contre terre.

N'ayez pas peur, leur dit un des anges. *Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Pourquoi, cherchez-vous, parmi les morts celui qui vit ? Il n'est plus ici. Il est ressuscité. Voyez le lieu où on l'avait déposé. Souvenez-vous donc de ce qu'il vous a dit autrefois : il faut que le fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. Allez vite en avertir Pierre et les disciples. Il va devant vous en Galilée. C'est là que vous le verrez.*

Une grande joie mêlée de crainte étreignaient leurs cœurs. Elles s'éloignèrent errant à travers le jardin désert, sans savoir à quoi se résoudre.

La nouvelle apportée par Madeleine est grave. Les deux apôtres partent aussitôt. Ils ne marchent pas, mais comme le fait remarquer l'Évangile, ils courent. Jeune et alerte, Jean a vite franchi la distance qui sépare leur demeure du Calvaire. Mais, par déférence pour le chef du collège apostolique, il s'arrête au seuil du sépulcre. Curieusement, il essaye de regarder à l'intérieur et il voit les linges posés à terre.

Pierre qui le suit de près, aussitôt arrivé, pénètre dans le tombeau. Les suaires sont pliés avec soin ; le voile qui recouvrait la tête du Sauveur est mis à part. Pierre voit et admire ; Jean croit aux paroles de Madeleine.

Remplis de tristesse, ils regagnent leur maison. Cœurs lents à croire ! Ils ne comprennent pas encore les paroles de l'Écriture où était annoncé que Jésus devait ressusciter d'entre les morts !

Toute à son chagrin, Madeleine est revenue. Elle ne peut quitter ce tombeau vide. Elle se tient debout à l'entrée de la grotte, et elle pleure. Souvent, elle se baisse pour regarder dans le sépulcre, espérant toujours y découvrir ce qu'elle cherche. Voici qu'elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu même où avait été le corps de Jésus.

Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous ?

Ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais pas où ils l'ont mis !

Sans attendre de réponse, distraite sans doute, par un léger bruit de pas, elle se retourne. Un homme est là tout près. C'est Jésus qui vient donner à sa chère amie de la terre, les prémices de sa vie ressuscité. Elle ne le reconnaît pas.

Femme, lui dit Jésus, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ?

Seigneur, reprit-elle croyant parler au jardinier chargé de la propriété, Seigneur ! si c'est vous qui l'avez enlevé, je vous en supplie, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. C'est bien là le dernier cri de l'amour que rien ne décourage et qui, même après les plus cruelles désillusions, croit encore tout possible.

Jésus, en présence d'une aussi poignante douleur, sent son cœur s'émouvoir. Il ne veut pas laisser plus longtemps dans l'angoisse, celle qui déjà avait tant souffert pour Lui.

Marie ! dit alors lentement Jésus.

A cette voix d'une infinie douceur, Madeleine reconnaît son Sauveur.

O mon Maître, s'écrie-t-elle, en se précipitant à ses genoux pour baiser encore les pieds divins qu'elle avait autrefois arrosés de ses larmes.

Ne me touchez pas, lui dit le Christ, en la repoussant d'un geste plein de bonté, je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais, allez vers mes frères et dites-leur, que je

monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Après avoir apparu d'abord à Madeleine, et avoir mis, "sur le front de cette illustre et bienheureuse femme, une étoile qui ne pâlit point," Jésus en fait sa messagère. Il l'envoie porter aux siens, à ses frères comme il les appelle, avec la bonne nouvelle de sa résurrection, la foi et l'espérance.

Le Maître est ressuscité, leur annonce-t-elle transportée de joie, *je l'ai vu, voici ces paroles.* Les apôtres déconcertés ne la croient pas. Ils se persuadent qu'elle délire.

Les saintes femmes rentraient à Jérusalem, pour raconter aux disciples la vision des anges, quand au détour du chemin, Jésus apparut. *Je vous salue,* leur dit-il.

Aussitôt, elles tombent à ses pieds, et l'adorent.

Ne craignez pas, ajoute le Sauveur, *allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Gallilée ; là, ils me verront.*

Malgré ces témoignages, les disciples demeurent dans leur incrédulité. Il faudra, pour vaincre leur obstination, que Jésus vienne au milieu d'eux et leur montre les plaies de ses pieds et de ses mains, qu'il pousse la condescendance jusqu'à manger avec eux. En ce jour, Il ne néglige rien pour enraciner dans l'âme des apôtres et de tous ceux qui à leur parole croiront en lui, la foi en sa résurrection, le grand levier qui soulèvera le monde nouveau.

Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus. Puisse cette parole se vérifier pour chacune de nos âmes. Nous étions morts et par la vertu toute puissante de sa grâce nous avons retrouvé la vie. Mais pour que cette lumière nouvelle qui s'est levée sur nous ne connaisse pas de déclin, soyez toujours avec nous, ô Jésus. Sans vous, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien. Seul vous êtes capable de fortifier notre infirme volonté.

Aux heures où la tristesse nous accablera, où nous sentirons se relâcher les liens qui nous attachent à Vous, comme au matin de Pâques, venez sur notre route, faites-nous entendre votre voix, appelez-nous par notre nom, et qu'alors s'échappe toujours de nos cœurs, ce cri de foi et d'amour, celui de votre amie de la terre : *Maître !*

VIEILLE MAISON

J'aime évoquer souvent, quand l'heure est triste et sombre,
Le doux nid d'autrefois, la maison des aïeux, [bre,
Qui sans bruit, chaque soir, se recueille dans l'ombre.

Car l'absence et la mort ont fait déserts les lieux
Qui naguère étaient pleins de chants et de murmures,
Que l'aube réveillait avec des cris joyeux. [res,

L'araignée aujourd'hui, dans les chambres obscures
Ourdit en paix sa trame et suspend ses festons,
Tandis que le cloporte habite les rainures.

Des ors jadis vermeils s'adoucissent les tons ;
Grain par grain la poussière recouvre chaque chose.
Et de sa blancheur grise argente les frontons.

Si parfois un rayon par la persienne close
Parvient à se glisser, on croit, dans un tombeau,
Voir quelque feu-follet qui voltige et se pose.

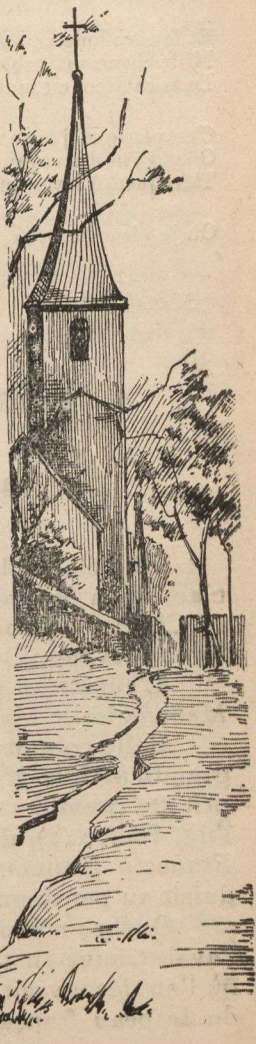
Et l'on sent des frissons courir à fleur-de-peau,
Tant l'indéfinissable horreur de son silence
Pèse froid sur le cœur, comprime le cerveau....

.....

Non, je n'évoque pas cette désespérance,
Mais souriante et blanche, ô ma pauvre maison,
Je te revois ainsi qu'aux jours de mon enfance.

Au pied des grands sommets qui barrent l'horizon,
Je t'aperçois blottie au milieu des prairies
Par un soir enchanteur de la belle saison.

A cette heure propice aux douces rêveries,
Je m'assois à ton seuil, et j'écoute. Des voix
Résonnent dans tes murs, des voix d'âmes chéries.



Et la brise qui vient d'errer à travers bois,
M'apporte une fraîcheur calmante, parfumée
Des fleurs que j'aimais tant à cueillir autrefois.

Puis prenant au foyer la place accoutumée,
Je revis des instants de paix et de bonheur,
Doux instants envolés ainsi qu'une fumée . . .

Et le rêve longtemps déroule avec lenteur,
Mille charmants tableaux d'une douceur exquise,
Dans ce décor où tout sait parler à mon cœur.

C'est pourquoi j'aime tant quand l'heure devient grise
Quand j'hésite voyant l'avenir s'assombrir,
T'évoquer, ô foyer que nul ne rivalise,

Où je vécus heureux, où je voudrais mourir !

J. B. MERCIER.

MARS 1905.

— o —

BIOGRAPHIE CANADIENNE

La recluse de Ville-Marie

Elle était fille de Jacques Le Ber, le plus riche négociant de la Nouvelle-France, et de Jeanne Lemoine, sœur de Charles Lemoine, baron de Longueuil, dont les neufs fils furent des héros.

L'enfant fut présentée au baptême par Maisonneuve et Mademoiselle Mance.

Belle comme les plus beaux anges de Raphaël, elle grandit à Ville-Marie. C'est sur ce champ de gloire qu'elle prit ses premiers ébats avec ses frères et ses cousins dont l'un, Pierre (1), devait être le Jean Bart de la Nouvelle-France. Jeanne avait douze ans, quand son père la conduisit au pensionnat des Ursulines.

Québec n'était plus ce que la Mère de l'Incarnation l'avait trouvé en 1639 : une grande forêt pleine de halliers où l'on découvrait cinq ou six petites maisons à l'ombre du drapeau français.

(1) Pierre Lemoine d'Iberville.



Le berceau de notre nationalité venait d'être honoré du nom de ville. Quatre églises élevaient dans les airs leurs gracieux clochers, le château Saint-Louis avait remplacé le fort et aux alentours, sur le Cap, l'œil charmé apercevait une centaine de maisons *pierrotées*, ombragées d'arbres séculaires.

Le monastère incendié en 1650 avait été promptement reconstruit (1) et on l'avait fortifié dans l'appréhension des invasions iroquoises. Mais les redoutes, les meurtrières devaient avoir disparu quand M. Le Ber y mena sa petite Jeanne.

C'était la plus délicieuse fillette qu'on put voir. Les religieuses furent frappées de sa beauté et bien plus encore de la préparation qu'elle apporta à sa première communion.

En ce jour solennel que se passa-t-il dans le cœur de la petite Jeanne ? C'est le secret des cieux. Mais dès lors, cette enfant, la plus belle, la plus charmante, la mieux douée qu'on pût voir, ne chercha plus qu'à s'effacer, qu'à disparaître, qu'à s'immoler ; elle n'eut plus de goût que pour le silence et la prière, et il était facile d'entrevoir que les joies de cette vie lui inspiraient un mépris étrange.

Sainte Thérèse, à l'âge de quatorze ans, perdit sa ferveur. Son goût pour la lecture des romans et pour l'un de ses cousins la rendit vaine et coquette.

Mais rien de tel n'arriva à Jeanne Le Ber à sa sortie des Ursulines.

La douce vie de famille n'amollit point la vigueur de ses résolutions. Ses belliqueux cousins, à qui les expéditions périlleuses, les exploits demi fabuleux semblaient choses toutes naturelles, n'émurent pas son imagination de quinze ans avec leurs rêves de jeunesse et de gloire.

Profondément soumise à ses parents, Jeanne ne refusait point de se parer, mais sous ses élégants vêtements, elle portait toujours un rude cilice. jamais elle ne parut dans aucune réunion.

Monsieur et Madame Le Ber respectaient les goûts de retraite de leur fille ; ils voulaient pourtant la marier et

(1) L'argent s'était multiplié entre les mains de la Mère de l'Incarnation.

la pressèrent fort d'accepter un illustre parti qui se présenta.

Jeanne refusa fermement et qui le croirait ? à ses parents justement fiers d'elle et qui l'adoraient, elle réussit, elle, fille unique, à faire accepter ses extraordinaires désirs de pénitence et de réclusion.

Qu'avait-elle fait de ce besoin de mouvement, de ces torrents de vœux, de ces brûlantes aspirations au bonheur qui travaillent la jeunesse. Aucune douleur n'avait encore traversé sa vie. Au contraire, tout lui souriait et l'avenir s'étendait lointain, infini.

Mais il y a des âmes souverainement nobles qui vont droit à Dieu, au milieu des enchantements du bonheur.

Dans la maison de son père, Jeanne choisit une chambre qui donnait sur l'église de l'Hôtel-Dieu — alors église paroissiale — et elle n'en sortit plus que pour aller à la messe, avec sa femme de chambre.

Si grande que fut la piété à Ville-Marie, cette résolution causa une stupéfaction indicible. Mademoiselle Le Ber avait alors dix-sept ans. Elle était la plus riche fille de la colonie et il ne tenait qu'à elle d'en être la plus recherchée, la plus admirée. Pourquoi s'enfermait-elle entre quatre murs ? Pourquoi se dérobaient-elle à la tendresse même de ses parents ?

Ah, c'est que dans les desseins du ciel, sur cette terre du Canada, elle devait être la chaste et austère victime d'expiation, la prière ardente, incessante, le pur encens qui fume devant Dieu.

Qu'on ne parle pas des devoirs de famille, de l'emploi de la vie, Jésus-Christ voulait que cette jeune fille, comblée de tous les dons, ne vécût que pour Lui dans le détachement, dans l'oubli de toutes les créatures, dans l'immolation d'elle-même.

Cet état est au-dessus des forces de la nature. La vie contemplative est un essai de la vie céleste et ne s'enseigne pas. Il faut être emporté par l'amour sur ces hauteurs où la créature vit en Dieu.

Jeanne avait reçu cette grâce. Les années s'écoulaient, la laissant de plus en plus ardente, et quand le temps eut prouvé que sa résolution de vivre pour Dieu seul était irrévocable, elle obtint qu'on lui construisit une cel-

lule contiguë à la chapelle des Sœurs de la Congrégation qu'elle avait fait bâtir.

Quand tout fut préparé pour sa réclusion perpétuelle, absolue, le clergé, suivi d'un nombreux cortège, vint solennellement chercher Mademoiselle Le Ber à sa maison.

Des larmes coulèrent de bien des yeux, quand l'amante du Christ, sous l'éclatant soleil d'été, traversa pour la dernière fois les rues de Montréal, conduite par son père qui ne pouvait retenir ses pleurs. Jamais on avait vu un pareil exemple du mépris des biens de la terre, une si forte et si touchante preuve de foi en la présence réelle.

M. Le Ber avait bien des fois exposé sa vie dans les hasards de la guerre, il avait donné mille preuves de courage, mais arrivé au tombeau où sa fille allait s'ensevelir toute vive, il défailloit comme une faible femme. Elle rayonnait de joie, elle était dans l'ivresse, car dans son étroite cellule, une légère cloison la séparait seule du tabernacle.

A nous, froids croyants, qui n'avons de la présence de Jésus-Christ dans l'hostie qu'une idée vague, irréaliste, ces sentiments semblent étranges.

LAURE CONAN.

(A suivre)

— o —

MARIE TYPE DE LA VIE MORALE

Bienheureux qui suit ses sentiers !



Le est bon et beau de savoir prier ; mais il est meilleur et plus beau encore de savoir contempler la suave et céleste image de notre mère, pour imprimer à nos vies l'immortelle beauté. J'aimerais donc aujourd'hui à faire apparaître devant vos regards ce chef-d'œuvre de Dieu, comme l'idéal le plus ravissant de toute la vie humaine.

Sans doute, l'idéal premier, l'idéal souverain, c'est Jésus-Christ ; et c'est en lui, Christ béni, qu'il faut regarder pour le concevoir dans sa plénitude infinie. Mais pour les âmes encore faibles et qui n'ont pas atteint la virilité de la vertu, l'idéal, c'est la vierge Marie ; et c'est en elle qu'il faut regarder pour le saisir, je ne dis pas dans

sa force, mais dans toute sa suavité, avec ce charme, avec ce prestige que Dieu n'a ménagé au type viril qu'afin de le prodiguer, ce semble, à celles que nous appelons nos mères et nos sœurs.

Qu'est-ce donc que la Vierge Marie, que cette douce créature autour de laquelle la piété chrétienne se plaît à rallier tous ses enthousiasmes et toutes ses ardeurs, tout le luxe de son culte ?

Oh ! ce qu'elle est, nul ne pourrait le dire, ni les anges, ni les hommes, ni aucune créature. Dieu seul, qui l'a créée, en a le secret et en pourrait parler dignement. Pourtant, quand le regard humain, dans la fixité ardente de sa contemplation, se recueille et se demande, en s'élevant aux plus hautes cimes, ce que peut être Marie, il voit le mélange le plus harmonieux de pureté, de virginité, d'humilité, d'amour immense et fécond d'immenses douleurs.

En Marie, *c'est d'abord la virginité*, la pureté avec son ciel resplendissant de clarté ; *c'est l'humilité* avec les sympathies qu'elle inspire ; *c'est l'amour immense et fécond* ; enfin, *c'est la douleur*, c'est la douleur immense, inénarrable, à qui il est donné d'imprimer son empreinte sur toute vertu.

Et cela est si vrai, ces quatre éléments sont si bien les éléments constitutifs de la vierge Marie, que, quand on l'étudie, on ne la conçoit que sous trois types destinés à la représenter et à la personnifier, et à exalter les quatre éléments dont je parle. Et Dieu a suscité trois artistes incomparables pour exprimer aux regards étonnés sa virginité, sa maternité, sa douleur : Murillo le tendre et passionné, Murillo a donné la Vierge en extase, lorsque l'ange lui apparut ; Raphaël, plus passionné encore, nous la montre comme mère, tenant entre ses mains Notre-Seigneur Jésus-Christ ; puis Michel-Ange a pris un marbre froid pour y graver une douleur plus glaciale encore. *Contemplant ces trois types où brillent sa virginité, son humilité, sa maternité et ses douleurs incomparables. C'est envisagée ainsi, c'est sous ce point de vue et à cette lumière que je vous présente aujourd'hui la sainte Vierge comme l'idéal accompli de toute votre vie morale, de ce que vous devez être par le cœur et par les actes de votre vie. Vous ne devez*

être que des âmes pures, humbles, des mères de Dieu, et marquées au sceau de la douleur ; vous allez le comprendre.

.y.

Je dis d'abord que le premier acte de la vie morale, que la première vertu, le premier devoir, c'est le devoir, la vertu, l'acte de la pureté. Quand l'âme humaine tombe dans ce tourbillon de poussière que nous appelons le corps humain, elle s'y plonge ; elle s'y caleutre comme un enfant dans son berceau ; elle y est comme un mort qu'on enferme dans le sépulcre ; ou, si vous aimez mieux, elle y est comme un roi déchu dans un palais non achevé, où il travaille sourdement à en élever les murs et à en dilater l'enceinte. Petit à petit, la pauvre endormie s'éveille ; la captive dilate ses membres, et enfin l'habitant du palais surgit dans sa force et sa liberté.

Au même moment, deux attraites la saisissent brusquement en sens contraire : l'attrait des sens d'abord, l'attrait de ce monde matériel.

Ici-bas, que de splendeurs, que de lumières éclatent à nos yeux, que de brillants panoramas ! Ces nobles jeux, ces mille caprices de la création, ce balancement des mondes si bien conduits par Dieu ! il fait bon d'écouter, de voir tout cela, et de se perdre à travers toutes ces merveilles.

Et que de sensibilités, que de joies, que de douceurs, que de volupté dans les sens, dans le corps, dans ce palais que Dieu lui a construit, lui a livré avec une somptuosité si admirable, et qu'il est doux d'y livrer son âme comme le navigateur imprudent qui laisse aller sa barque au courant moelleux des flots qui l'emportent !

Mais dans l'âme elle-même il y a un attrait supérieur, celui qui s'éveille devant la beauté invisible de Dieu, lorsque Dieu se manifeste par les amitiés et les joies saintes de la famille, ou par la voix du prêtre ou par la grâce secrète, ou par l'enseignement de la nature elle-même. Oh ! heureux mille fois celui qui, arrivé déjà un peu loin dans la vie, retrouve, au souvenir des choses et des créatures, la trace que le doigt de Jésus-Christ a imprimée en son âme ! Heureux celui qui n'a pas cédé exclusivement

à l'attrait des sens et qui a vu avant tout, dans la création, l'œuvre du Dieu de justice et de pureté !

C'est l'œuvre de la jeunesse de choisir entre les deux attrait des sens et de Dieu. Oh ! la jeunesse ! Que son œuvre est belle ! Que son fruit est savoureux ! Prendre pied dans la vie, dégager l'âme du corps, lui assurer l'indépendance, la force et la victoire !

Avez-vous quelquefois, dans ces jours d'automne où les nuages couvrent le ciel, avez-vous vu un vent léger s'élever, déchirer le nuage déployé sur vos têtes, et le firmament éclater dans ses profondeurs, tout resplendissant de lumière ? O jeunesse ! la pureté s'élève sur le ciel même de votre berceau pour écarter et déchirer le linceul qui couvre votre âme et l'élever dans le ciel pur que Dieu habite. O jeunesse ! ayez donc le culte de la pureté. Regardez la sainte Vierge, puisqu'elle seule a réalisé dans son idéal cette virginité et cette pureté dont je parle, et qui est le premier acte, le premier devoir, la première vertu de l'homme.

Ayant conquis la pureté, l'indépendance du corps, à quoi l'âme est-elle obligée ? A un grand devoir, à une grande vertu, qui est comme la seconde étape de la vie morale. N'avez-vous jamais vu quelque vainqueur au soir ou au lendemain de la victoire ? Que de mouvements dans son âme ! Que d'exaltation dans son cœur ! Comme il est fier ! Comme il s'applaudit ! Comme il est content d'avoir lutté et vaincu ! C'est un grand écueil que cette exaltation, que cette joie, que ce triomphe : car c'est là que l'attend l'orgueil ; c'est la pierre d'achoppement. L'âme qui a vaincu le corps, qui possède cette souveraineté de l'esprit, qui croit n'avoir plus rien à craindre de toutes les tempêtes des sens, rencontrera l'orgueil. L'orgueil endormira ce triomphateur, et le fera tomber plus bas qu'il n'était au moment de la lutte. Que faire donc ?

Ah ! que le jeune vainqueur, celui qui a conquis la pureté, incline son front devant la majesté de Dieu. Il dira : " Le fort des forts, le vivant des vivants, le puissant des puissants, le vainqueur des vainqueurs, c'est Dieu, et je ne suis, moi, qu'un petit roitelet. Je ne suis vainqueur que dans une petite bataille, et non par mes

propres forces ; mais, mon Dieu ! vous êtes le vainqueur par excellence, et c'est à vous que je dois la victoire." Alors le jeune homme sera homme, il prendra pied dans la vie morale. Telle est la seconde phase : il sera *humble et chaste* : il peut réaliser l'image de la vierge Marie, qui se présente comme un modèle si suave de ces deux vertus.

Mais cet homme du devoir, comment va-t-il employer son énergie ? Oh ! si je dois rechercher les gloires du monde, si la vie humaine devait se borner à ces misères qui n'ont qu'un jour et qu'une heure, qui sont mesurées par le soleil et que le tombeau doit ensevelir, n'y aurait-il pas de quoi se désespérer ?

Ne sentez-vous pas qu'à l'âme vraiment généreuse, vraiment grande, il faut quelque chose qui ne passe pas, une œuvre qui rapproche de Dieu ? Oui, à la plus humble d'entre vous, à la plus modeste femme, à la plus ignorée des servantes, au dernier mendiant, je puis montrer la vierge Marie, et dire à cette âme : Ta vocation, ta destinée, ton rivage, ta vie, c'est d'être aussi toi, mère de Dieu. Devant cette vocation, tout s'efface, toute distinction disparaît. Je puis me croire l'égale de tout ce qui est grand ; car vraiment tout chrétien, depuis le plus humble jusqu'au plus sublime, n'a qu'une vocation, qu'une destinée : *il faut qu'il devienne aussi mère de Dieu.*

Eh quoi donc ! mère de Dieu ? Cela vous surprend peut-être ; vous n'avez jamais osé rêver cet idéal ? Cependant, il en est ainsi. En vérité, en vérité, je vous le dis : vous devez être des mères de Dieu, des mères de Jésus-Christ ; comme Marie qui a porté Jésus, vous devez être son tabernacle vivant ; vous devez porter Jésus-Christ dans votre cœur.

Comme la mère forme son fils dans son sein, il faut, selon la parole de saint Paul, que vous formiez Jésus-Christ en vous. Comme la mère présente au monde un fils, il faudra que vous présentiez au monde votre Jésus-Christ, le vôtre ! Marie a donné le sien : c'est Jésus-Christ personnel. Saint Paul a donné le sien : c'est Jésus-Christ dilaté parmi les nations qu'il leur a communiqué comme un soleil qui n'a pas de limites dans le monde. Saint Pierre a donné le sien ; saint Jean a donné le sien ; tous

les saints ont donné le leur. Saint Thomas a donné le sien dans sa *Somme* immense : c'est Jésus-Christ docteur. Le vôtre quel sera-t-il ? Ce sera Jésus-Christ qui sanctifiera votre foyer, vos familles ; *ce sera Jésus-Christ le salut de votre vie, le salut de vos frères peut-être.*

Jésus-Christ, il faut le produire ; c'est là l'œuvre de la maternité à laquelle prépare la longue et laborieuse préparation de la jeunesse, la pureté, l'humilité. Alors pour l'âme arrive l'heure à laquelle Jésus-Christ aime à répandre ses parfums...

La sainte Vierge, qui nous donne en elle le type de ces vertus dont le couronnement est l'enfantement du Christ, est donc le soleil des saints autour duquel ils gravitent pour y puiser la fécondité. Et enfin, quoiqu'il semble que tout soit terminé, il reste une dernière étape pour consommer la vie humaine.

Que pouvons-nous donner au monde après avoir conçu l'œuvre la plus grande et la plus digne ? N'est-elle pas capable d'épuiser toutes nos aspirations ? Non, il y a quelque chose de plus. *Après avoir découvert le type de la maternité divine, je découvre encore le type dernier de la femme éplorée, de la mère de douleur, comme elle est si bien nommée.*

Dans la vie humaine, je vois s'ouvrir une dernière étape, celle de la voie douloureuse : souffrances, sacrifices, maladies, la mort de ceux qu'on aime, la calomnie, la persécution, le martyre. *Ces épreuves complètent la vie humaine, en la rendant semblable à celle de Jésus-Christ et de Marie.*

Oh ! ne méprisez pas la douleur ; n'écoutez pas l'instinct premier qui vous porte à la repousser. Qui donc voudrait enlever à l'homme cette auréole de la douleur qui double sa grandeur ? Qui donc voudrait enlever à Marie, à ce type sublime de la femme éplorée, l'auréole de la douleur ? Qui voudrait ravir à Jésus-Christ son agonie, sa croix et son calvaire ? *Qui n'a pas besoin de ce baptême sanglant de la douleur ?*

La douleur, mais c'est l'aliment du sacrifice, la grande voie de l'amour. Et où est-donc la vie humaine qui n'a

pas besoin de cette croix pour prier, de cet aliment pour se sacrifier ?

La douleur, *mais c'est l'expiation de la vie* ; et où est donc la vie humaine qui n'a pas besoin d'expiation ?

La douleur, *c'est le martyre* ; et où est donc l'âme généreuse qui n'a pas ouvert la bouche aux eaux vives du martyre ? Aussi la douleur ne fait pas défaut à l'homme aimé de Dieu. A l'heure où les jambes fléchissent, où la vie s'appauvrit, la douleur nous est envoyée pour nous perfectionner. *Elle est une bénédiction*. Oh ! bienheureux ceux qu'elle trouve debout, pleins de forces et de patience ; bienheureux sont-ils ! Ils peuvent, comme Jésus-Christ sur la croix et devant ses bourreaux à sa dernière heure, jeter ce grand cri : Tout est consommé ! J'avais fait une grande œuvre, une œuvre divine ; j'avais formé en moi le Christ ; et maintenant, comme lui, je donne mon âme et mon sang ! Que voulez-vous de plus ! N'est-ce pas le dernier sommet de la vie ? N'est-ce pas le dernier mot d'une vie que Dieu a rendue sublime en appelant la douleur.

Alors, ce sera fini. Votre âme, les anges viendront la recueillir et la porteront dans le sein d'Abraham, toute exultante des joies du martyre, toute triomphante de l'allégresse de la transfiguration. On pourra dire de vous : *Voilà une âme achevée qui se perpétuera dans l'éternité, sous le regard, sous la bénédiction et l'admiration de Dieu.*

Et maintenant, j'ai le droit de vous dire que Marie est vraiment le type de cette vie morale, dont nous avons suivi une à une toutes les phases. Un seul mot pour finir. Nous allons tout à l'heure procéder à la bénédiction des roses, emblème de Marie (1). Que cet emblème soit expliqué pour vous ; qu'il soit l'emblème de la virginité, de l'humilité, de l'amour et de la douleur. Ah ! laissez les parfums artificiels dont vous inondez ces fleurs. Le vrai parfum est *celui de l'humilité, de la virginité, de l'amour et de la douleur,*

(1) La bénédiction des roses en l'honneur de Celle que l'Eglise se plaît à appeler la Rose mystique, paraît avoir été de temps immémorial en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. On bénit solennellement les roses le dimanche de la Pentecôte et le jour de la fête du Très-Saint Rosaire (1er dimanche d'octobre).

le parfum des vertus de Marie, qui a donné au monde le plus sublime spectacle qu'il soit donné à la créature de contempler et de réaliser. Vous aussi répandez ces parfums : c'est l'encens le plus agréable au cœur de la Mère de Dieu.

R. P. DIDON, O. P.

— o —

LE B. ALBERT DE BERGAME (13 mai)

Tertiaire Dominicain

Mon cher Père,



UNE noble et pieuse tertiaire domicaïne, que vous connaissez, et qui a son franc parler avec moi, m'écrivait un jour : " Vos petites vies de nos Saints sont peut-être admirables, sûrement elles ne sont pas imitables. Vous feriez beau-coup mieux de vous intéresser à d'autres plus obscures, moins surhumaines où les chrétiens ordinaires trouveraient des exemples abordables et où les braves gens de nos campagnes seraient flattés de se voir photographiés en Bienheureux." Je répondis que je ne pouvais peindre nos saints autrement qu'ils n'étaient, ni en vouloir à Dieu de les avoir faits grands seigneurs au Ciel, comme elle grande mademoiselle sur la terre. Cependant, son conseil me parut bon et je lui promis de chercher le Bienheureux de son goût. Je lui citai même le B. Albert de Bergame, qui, à première vue me semblait réunir les conditions requises pour l'apostolat d'une châtelaine dans ses terres.

Comme beaucoup d'autres projets, hélas ! j'ai laissé depuis des années, celui-ci dans mes cartons. L'idée me vient de vous l'offrir pour votre *Rosaire*. Il n'aura rien de scientifique, le document y sera court, la bibliographie, pas plus longue, la haute critique historique ne s'y reconnaîtra guère, je tiens à vous en prévenir. J'essaierai tout bonnement d'en faire sortir un peu d'édification pratique. Le voulez-vous ?

Vous le savez comme moi : le bienheureux Albert de Bergame naquit à Villa d'Ogna, près de Bergame, en

1214, deux ans avant la naissance même de notre Ordre. Ses parents étaient cultivateurs, et, ce me semble, petits cultivateurs, faisant valoir eux-mêmes leurs lopins de terre laborieusement, tranquillement, sans autre ambition que de vivre de leurs champs, sous le ciel clément de l'Italie. Bons chrétiens, ils croyaient fermement, pratiquaient exactement, sans respect humain, assez judicieux pour préférer l'enseignement de l'Eglise Catholique à la fatuité de penser librement en tout par eux mêmes, ce qui est presque toujours la liberté de ne penser rien de bon. Eurent-ils plusieurs enfants ? Les historiens de leur Albert n'en parlent pas. En tout cas ils élevèrent celui-ci dans les mêmes idées chrétiennes, et cette première éducation franchement catholique porta les meilleurs fruits. Albert, en effet, paraît être né naturellement chrétien. Dès ses plus jeunes années, il aima la prière et le culte divin. Non-seulement sa plus grande joie était d'aller à l'église et d'assister aux offices, mais en dehors même des exercices publics, il retournait, lorsqu'il le pouvait, près du tabernacle. A genoux, simplement, il regardait le Maître qui, de l'intérieur, lui parlait et caressait son jeune cœur comme autrefois les têtes blondes des enfants de la Judée.

En dehors de l'église, il avait encore d'autres retraites solitaires où il venait prier le soir après le travail de la journée. Les heures de classe ne devaient pas être nombreuses dans ce temps-là, et, comme tous les enfants de cultivateurs, Albert prenait, des travaux de la ferme et des champs, la part proportionnée à ses forces. L'histoire ne nous donne pas plus de détails sur cette époque de sa vie. C'était, à n'en pas douter, l'existence de nos paysans, avec cette différence qu'elle était plus chrétienne et moins séduite par le mirage des villes. Peut-être en avez-vous encore des représentants dans vos villages canadiens. Se donnent-ils la discipline dès l'âge de sept ans, comme notre jeune saint ? Je ne voudrais pas le jurer. Mais on en rencontre sûrement qui, comme lui, aiment les pauvres et ne trouvent rien de bon que de leur faire l'aumône. C'est un attrait d'enfance, quand l'âme et le corps étant restés purs, le cœur est toujours ouvert. Trois fois par semaine, Albert retranchait de sa nourriture la part des petits mendiants. Lequel de vos enfants des écoles primaires n'aime

à en faire autant ? Ce penchant pour les pauvres dénote souvent une grande douceur de caractère dans les relations ordinaires. Aussi, quoique notre jeune laboureur préférât quelquefois la solitude de l'église pour y prier, à la compagnie turbulente et aux jeux de ses camarades, je m'imagine qu'il était enjoué comme pas un à ses heures. Toutes les vertus se tiennent et la charité n'en est-elle pas le lien ?

Les années se passaient ainsi dans une pratique chrétienne régulière, un labeur quotidien et cette quasi solitude rurale, pour laquelle les bornes du terroir et les clochers voisins sont les confins du monde. Albert devenait jenne homme et sa conduite exemplaire le signalait à la perspicacité des pères et des mères. Avait il encore la sienne ? Personne n'en parle. Mais son père était là, et le voyant en âge de s'établir, capable même de prendre en main la conduite de la maison, il l'entretint de ses désirs et des avantages qu'il y aurait pour eux deux à ce qu'il se mariât. En chrétien parfait, habitué à regarder son père comme le représentant de Dieu, mais aussi à réfléchir avant d'agir, Albert demanda du temps. A ses yeux, le mariage était un état très saint à la fois et très difficile, où l'on a besoin de grâces spéciales pour accomplir tous ses devoirs et maintenir à l'âme son empire sur le corps, sous peine de rebaisser à l'unique instinct des sens une union dont le modèle très chaste est l'union même de Jésus-Christ et de son Eglise. Il redoubla donc de ferveur dans ses prières, de courage dans son travail, d'austérité dans sa pénitence, de fidélité à tous ses devoirs, pour obtenir de l'Esprit-Saint la grâce de connaître la volonté divine.

Dieu parla et Albert obéit à son père. Il choisit, dans leur milieu, une personne de sa condition, et unis par la bénédiction de Dieu et de l'Eglise, il l'amena à son foyer. Il n'y eut qu'une bonne chrétienne de plus. Comme son mari, elle était pieuse, comme lui laborieuse, comme lui charitable. Les pauvres eurent en elle une amie nouvelle, avec, en plus, cette délicatesse de cœur que toute femme chrétienne, même inculte, sait mettre dans sa main avec son aumône. L'affection la plus sincère, l'harmonie la plus complète, l'ordre parfait, et le

bien-être qui s'en suit firent de leur intérieur un vrai paradis terrestre, pendant plusieurs années. Le père d'Albert vieillissait entouré d'égards par ses deux enfants et regardait sans peur la mort venir puisque son fils était heureux. Il mourut. Que se passa-t-il alors dans l'âme de sa belle-fille ? Le disparu était-il pour son fils un protecteur contre lequel elle n'osait rien ? Ou bien quelque démon flatta-t-il son besoin si féminin de dominer en lui parlant de ses droits et de ses aptitudes de ménagère ? . . . Pourquoi gardait-elle une posture si effacée ? Son mari était un naïf, trop dans la dévotion, peu économe, donnant son bien à de faux pauvres qui s'en gaudissaient par derrière . . . C'était son droit, son devoir, d'ouvrir l'œil, d'arrêter ses prodigalités, de rendre au travail ce temps perdu à l'église, de réformer, en un mot, sa maison et de tenir tête à son bonhomme de mari.

Elle crut le tentateur, cette fille d'Eve, et en peu de semaines, le pauvre Albert ne la reconnut plus. C'était, à chaque instant, des plaintes, des récriminations, des crises de larmes et de désespoir. Le généreux chrétien continuait-il de faire l'aumône ? Elle criait à la ruine, à la faillite, à la vente prochaine de la maison et des terres. Mon Dieu ! Qu'avait-elle fait pour tomber sur un homme pareil ? Lui, la supportait avec une affectueuse patience, modérait ses charités pour ne pas l'exciter davantage, souriait à ses objurgations, lui disant amicalement, comme Job à la sienne, " qu'elle parlait comme une petite sottie." Le plus souvent, de guerre lasse, il ne répondait rien. Elle n'en était que plus outrée.

Dieu pourtant défendait son ami par des miracles. Un jour, des pauvres se présentent à la porte, au moment du dîner. Albert leur donne tout ce qui se trouve sur la table. Imprécations de la ménagère éperdue ! Aussitôt, des mets semblables et plus succulents, se retrouvent devant eux. Une autre fois, ils tenaient l'un et l'autre à la main une petite galette qu'ils allaient familièrement rompre ensemble. Voilà un pauvre ! Albert la lui donne toute entière. Quel désappointement pour sa femme ! Toute rouge, elle va lui orier une injure. Albert sourit et lui offre à l'instant une autre galette qui lui est invisiblement apportée. Et ces jeux de la Providence se renou-

vellent sans cesse ; les yeux de l'épouse égarée ne s'ouvrent pas. Enfin, Dieu eut pitié de son serviteur, la crise cessa et les deux époux, oubliant le passé, reprirent leur vie d'intimité et de travail.

Il était temps, car l'un et l'autre allaient avoir besoin de leur appui réciproque pour supporter l'attaque qui les menaçait. Dans tous les siècles, la force a souvent primé le droit et les Naboth ont eu à souffrir des Achab au petit pied plus ou moins doublés de Jézabel. Albert avait au *soleil*, peu de chose, quelques arpents de terre. A côté de lui, des Bergamasques opulents étendaient leurs propriétés, parcs, jardins, terres immenses plantées de vignes, d'oliviers, de figuiers, d'oranges, etc. On l'eut bien étonné, dans sa médiocrité heureuse, si on lui eut dit que ses voisins comptaient leurs châteaux pour rien et sa maisonnette pour tout. Tant qu'ils ne l'auraient pas englobée, ils se croiraient plus malheureux que lui. Un beau matin, des suborneurs, stylés et du complot, lui firent quelques propositions insidieuses, promettant des compensations, à leurs yeux, plus que rémunératrices. Albert refusa. Certes, l'argent le tentait peu ; mais, comme un vrai chrétien, il avait l'âme élevée. Cette maison, ces morceaux de mauvaise terre étaient des biens de famille, il en avait vécu avec son père, avec son père il avait grandi dans cette maison, les aïeux y étaient morts, il voulait y mourir aussi et ne la vendrait pas. . . . Ah ! il ne la vendrait pas ? Eh bien, on la lui prendrait. Et on se mit en devoir de l'exproprier, sans autre forme de procès. Albert fit appel à la justice de son pays. Mais la justice est boîteuse pour les pauvres. Encore, s'il avait été seul ! Il eut pu suivre le conseil évangélique et céder sa tunique aux voleurs qui lui prenaient son manteau. Mais sa femme ! . . . Alors, la Providence, qui l'appelait à une pauvreté plus complète, à une chasteté plus pure, lui parla par les événements. En quelques jours, sa femme mourut, de chagrin, sans doute. Plus rien ne le retenait. Il lui rendit les derniers devoirs, et, laissant avec elle dans la tombe tout souci des choses terrestres, il jeta à ses ennemis les restes de son modeste avoir, quitta le pays et vint se fixer à Crémone.

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

A propos des Cercles d'Études



L'ISOLEMENT n'est-ce pas la grande souffrance du cœur. Un homme a besoin de sentir à ses côtés un autre homme à qui il pourra aux heures de tristesses et de lassitude, confier ses peines. Dans la solitude notre cœur s'étiole et languit.

Souffrance, l'isolement est aussi une faiblesse. Au contact d'autres âmes qui partagent nos croyances et nos convictions, nous sentons grandir nos énergies. En se voyant moins seul, on se sent plus fort.

C'est le besoin de lutter contre ce rétrécissement de notre nature, conséquence de l'isolement, qui a poussé les hommes à s'unir. Le vieux proverbe essentiellement humain et surtout bien chrétien : *L'union fait la force* est redevenu, après de longues années d'individualisme à outrance, le programme de nos sociétés modernes.

“ Mais si à tous les âges, cet isolement est une souffrance cruelle et un danger redoutable, pour la jeunesse il est un mal dont les ravages sont effrayants.”

Aussi à peine la Jeunesse Catholique avait-elle pris conscience d'elle-même et de ses devoirs, que naturellement elle a cherché dans l'association, sa vie et sa force. Et alors, comme spontanément, on a vu naître sur notre sol, patronages, cercles d'étudiants, cercles d'ouvriers, conférences.

Aujourd'hui on parle beaucoup des cercles d'Études. Pour répondre à de nombreuses questions qui m'ont été posées à ce sujet, j'interromps l'Étude de l'Éducation de la volonté. Je la reprendrai le mois prochain.

Dans les articles consacrés à la Préparation intellectuelle, nous avons déjà rencontré les cercles d'études. Je ne reviendrai pas sur ce qui a déjà été dit, j'y renvoie le lecteur (*Cf. Le Rosaire, année 1904, août, pages 248 et suivantes*). Je voudrais simplement dire un mot du caractère des études des cercles, du directeur et enfin des membres.

I.—CARACTÈRE DES ÉTUDES

En premier lieu, elles doivent avoir pour but unique la recherche de la vérité, pleine et entière. “C'est elle que vous

recherchez à travers les ombres de l'histoire, pour la mettre à la place des mensonges accumulés par l'école révolutionnaire ; à elle que vous rendez hommage, quand, parmi les décombres du passé, vous retrouvez la trace de nos gloires nationales, elle encore que vous voulez servir en exerçant votre jugement sur les hommes ou sur les écrits d'une époque, pour vous apprendre à modérer, suivant les règles de la justice, vos préférences et vos répugnances naturelles ; à elle surtout que vous êtes fidèles, quand, abordant les graves questions qui touchent aux choses de la foi, vous vous prononcez ouvertement contre l'erreur, en détournant les yeux des séductions dont elle s'enveloppe pour faire acte de soumission absolue aux définitions de l'Eglise.

Vérité historique, vérité littéraire, vérité philosophique, toutes viennent ainsi se fondre dans la grande vérité catholique qui embrasse toutes les autres, qui leur sert de règle et de fondement, et dont l'incomparable lumière répand sur les sciences, sur les arts et sur les lettres un éclat qui fait pâlir toutes les couleurs d'emprunt du paganisme moderne (1)."

Nos études doivent être essentiellement progressives, c'est-à-dire proportionnées à la science des membres. Ainsi, il serait imprudent, dans un cercle composé presque exclusivement d'ouvriers, d'adopter le programme d'un cercle d'étudiant. Dans le choix des sujets, il faut une sage gradation. Il est nécessaire, avant d'aborder les grands problèmes sociaux, d'acquérir les élémentaires notions d'économie politique. Faute de s'en tenir à cette ligne de conduite, on découragera les meilleures volontés, et on fera prendre l'étude en dégoût.

Mais quel sera le programme d'un cercle d'études ? Se contentera-t-on d'y examiner les questions religieuses ? Ce serait un peu étroit, dit M. Max Turmann, il est bon qu'on y parle de tout ce qui intéresse les contemporains. Mais y parlera-t-on de tout cela à bâtons rompus ? Les uns préfèrent s'en remettre exclusivement à l'actualité pour le choix des sujets étudiés ; les autres — et je suis du nombre — sans vouloir renoncer à tenir quelque compte de l'actualité, estiment qu'il importe de donner aux jeunes

(1) C. de Mun. Discours I. page 222.

gens une vue d'ensemble et non pas seulement des notions fragmentaires ; aussi penchent-ils pour l'adoption d'un plan d'études dans lequel on peut, pour piquer la curiosité, laisser quelque place aux questions que les événements font surgir.

Enfin *nos études doivent être à la fois théoriques et pratiques*. Les cercles n'ont pas pour but de former des théoriciens. Nous mourons hélas ! parce que nous en avons trop. Ils doivent façonner, ce qui nous manque, des hommes d'œuvres intelligents et actifs. La théorie doit servir de base à la pratique pour la vivifier. C'est pourquoi il sera bon de faire une large part à l'étude des œuvres économiques, charitables existantes, afin de reconnaître le bien déjà accompli pour le continuer ou le compléter, de voir celui qui n'a pas été fait pour l'entreprendre, de constater les abus pour travailler à leur répression. Il faut que les idées acquises, les convictions affirmées s'animent, deviennent ardentes et agissantes. A ce prix seulement, nos cercles deviendront des éléments de régénération sociale et non pas de simples parlottes ou d'insignifiantes académies des sciences morales et politiques.

“ D'une façon générale, il serait éminemment précieux qu'il y eut une sorte de compénétration entre l'action charitable ou sociale et les études sociales, que les idées fussent génératrices d'action, que l'action fut instigatrice d'études, agir avec toute son intelligence, étudier avec tout son cœur, voilà l'idéal ; en matière d'études sociales comme d'action sociale, l'intelligence et le cœur ne doivent jamais être dissociés.

Il y a dans les œuvres d'un jeune à l'âme ardente et apostolique, M. Georges Goyau, une page où nous trouvons parfaitement défini l'esprit des cercles d'études (1). Les études sociales, telles que nous les concevons, ne sont point une occupation de luxe exclusivement destinée à meubler la mémoire ou à mûrir l'intelligence ; elles doivent avoir une répercussion immédiate et durable sur la vie intérieure de ceux qui s'y livrent ; elles doivent communiquer non pas seulement à leur pensée, mais à tout leur être, une formation chrétienne sociale. Une conférence qui ne serait qu'une parlotte, même très brillante,

(1) G. Goyau. Autour du catholicisme social, 21ème série.

ou petite société d'apprentis économistes, même très savante, n'épuiserait pas, par là, tous les bienfaits qu'on doit attendre d'une réunion sociale de jeunes chrétiens. Durant les années de transition entre le collège et la vie libre, ce que la plupart doivent chercher et désirer n'est point le renom d'orateurs ou la réputation d'économistes, mais quelque chose de plus général, de plus imprécis, de plus intime, aussi, et de plus précieux : *l'affinement de leur conscience par la culture du sens social.*

A cette époque où beaucoup souffrent d'être des déracinés, le sens social est un enracinement, si l'on peut ainsi dire : il est la conscience nette, assidue, parfois exigeante et impérieuse, du bien qui rattache l'homme à la société humaine, le chrétien à la société chrétienne, et des obligations qu'entraîne ce double lien. C'est aux conférences d'études sociales qu'il appartient de développer au fond de l'âme des jeunes, cette sorte d'atmosphère dans laquelle la foi chrétienne elle-même se vient naturellement baigner ; ainsi comprises, elles peuvent et doivent contribuer au perfectionnement individuel de leurs membres ; et lorsque saisissant un jeune intellectuel, elles l'entraînent dans l'irrésistible engrenage des préoccupations sociales, il faut bien que l'on sache que par là, tout ensemble et d'un même coup, elles le font descendre vers les hommes et le font monter vers Dieu."

II.—LE DIRECTEUR

Si on le peut, et on le peut presque partout, on doit choisir un prêtre. Sa science théologique et son expérience des âmes sont dans tous les domaines un apport de lumière et de vie infiniment précieux.

Le rôle de directeur exige un dévouement et une générosité sans borne, un travail assidu pour se tenir au courant de toutes les questions qui se discutent dans le cercle. C'est sur lui que tout repose. Il est, en quelque sorte, l'âme du cercle.

Son devoir, sans doute, est d'assister aux réunions, de conduire les discussions, de les conclure et même parfois de les indiquer, mais encore de suivre et d'éclairer avec beaucoup de tact, les plus intelligents, afin d'en faire une élite.

Qu'il se souviennent que l'œuvre des cercles est essentiellement une œuvre de formation personnelle. Tout en dirigeant les membres dans leurs travaux, il doit leur laisser une très grande initiative. Son influence vient des livres ou des revues qu'il prête, des méthodes qu'il indique, des conseils qu'il donne. Si, la grâce de Dieu aidant, il sait conquérir la confiance des jeunes, au point de devenir véritablement le directeur de leurs consciences, il pourra exercer la grave et religieuse autorité que lui donne sa qualité de prêtre, pour leur apprendre à vaincre leurs passions et à être des hommes.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre)

— o —

UN MARTYR DU TONKIN

Le V. P. Valentin de Berrio-Ochoa de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Evêque de Centuria.

VERGARA, 25 MARS 1905.

Mon Révérend Père,

Vous parliez dans le numéro de février de votre revue *Le Rosaire*, publiée en votre couvent de Saint-Hyacinthe, de la nouvelle phase dans laquelle est entrée la cause des Vénérables évêques dominicains Hermosilla, Berrio-Ochoa et du Père Almato. Je vis ici dans le pays même de Berrio-Ochoa, à 15 kilomètres environ du lieu qui le vit naître et où son corps repose en attendant la béatification et la glorification des autels ; dans une atmosphère pleine de son souvenir et toute de dévotion envers lui. C'est, en outre, un religieux du Couvent-collège, où m'a jeté la persécution de France, le R. P. Emmanuel Sainz, qui est chargé d'écrire sa vie. Je suis donc à même de vous donner quelques renseignements sur notre vénérable Père, et j'ai pensé que, peut-être, les faits qui suivent seraient agréables aux lecteurs du *Rosaire*, et un sujet d'édification pour eux. Ce fut, en effet, un dominicain, dans toute l'acception du mot, que Berrio-Ochoa ; une copie fidèle de notre bienheureux Père St-Dominique ; homme d'oraison, allant continuellement en la présence de Dieu ; toujours joyeux, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, *hilaris dator*, que le Seigneur chérit ; apostolique, enfin, jusqu'à donner sa vie pour la diffusion de l'Evangile. Je vous envoie donc ces notes, Mon Révérend Père ; vous en ferez ce que bon vous semble. . . ." (1)

[1] Nous acceptons avec plaisir la collaboration du R. P. Percot. Il a vécu quelque temps à Fall-River, Mass., où son ministère parmi les Portugais lui a valu l'honneur bien mérité par son zèle vraiment apostolique d'une décoration de la Cour du Portugal. Nos lecteurs lui sauront gré comme nous de cet article qui leur fera connaître et aimer un de nos futurs bienheureux.

Valentin-Faustin de Berrio. Ochoa naquit le 14 février 1827 au bourg d'Ellorio, dans cette partie sud-est de la Viscaïe qui confine avec Alava et Guipuzcoa. J'aimerais de pouvoir vous dire les charmes de cette belle nature, fraîche et variée, comme un paysage de Suisse ; au pied de l'altièrre, rocailleuse et sombre *Sierra* de l'Amboto ; mais, le temps nous presse, et j'ai tant à vous dire !

Les parents du Vénéralre appartenalnt à l'ancienne noblesse du pays, ils étaient les cousins germlnns des comtes de Vallehermoso et des marquis de Casajara ; pauvres, cependant, ils vivaient de leur travail : comme le père de son Dieu, le sien était charpentier. Je crains d'être banal en vous disant que dès son enfance, sa piété et ses autres vertus firent présager ce qu'il serait plus tard, et pourtant rien n'est plus vrai. A Ellorio ils sont encore quelques-uns qui l'ont connu, qui se sont assis sur les bancs de la même école, qui ont partagé ses jeux ; puis, plus nombreux, d'autres ont vécu avec lui lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'adolescent, et tous parlent de son amour pour Dieu, de sa pureté, de son obéissance, de son grand attrait pour le travail ; et avec cela, disent-ils, toujours gai, alerte, toujours souriant, toujours content. Une bonne vieille femme d'Elosua se rappelle encore, et conte avec des larmes d'attendrissement plein les yeux, l'avoir vu, à 15 ans, le jour de la fête du village, conduire l'*aurreseu*, sorte de farandole basque, pittoresque et chaste, dans sa modestie si gracieuse.

A l'âge de 13 ans, ses études primaires terminées, le jeune Valentin commença le latin avec le Père Santiago de Mendoza, dominicain et aumônier de nos Sœurs du Second Ordre. De cette époque, peut-on augurer, datent et sa vocation religieuse et son grand désir de se consacrer aux missions étrangères. Mais les ressources n'abondaient pas chez ses parents, et il dut se résigner à subir une épreuve de trois années de travail manuel en compagnie de son père. Nos Sœurs d'Ellorio possèdent encore une paire de chandeliers en bois, faits par lui, et offerts en souvenirs de la messe quotidienne qu'il servait au couvent de Ste-Anne.

Ces trois années d'épreuve passées, ses parents le voyant toujours dans les mêmes dispositions se résolurent

à faire un sacrifice et à le laisser partir. Mais religieux, c'était trop pour eux ! Ils ne pouvaient se faire à l'idée de perdre complètement, et pour toujours, leur fils unique et bien-aimé ; et puis, le dirais-je ? ils comptaient obtenir plus tard, par l'entremise de parents puissants, un bénéfice qui leur permettrait de vivre avec leur fils dans une certaine aisance bien tentante. Valentin fut donc envoyé au séminaire de Logrono. Tant il est vrai que, même chez les gens les plus simples et les plus pieux, il se glisse toujours un peu d'intérêt égoïste, et qu'il est bien rare, l'amour de Dieu, pur de tout alliage et de toute scorie. *Si Deus pro nobis, quis contra nos*, a dit l'apôtre St Paul : Berrio-Ochoa se soumit aux ordres de ses parents, et cette obéissance lui valut de nouvelles grâces qui l'acheminèrent vers le but tant désiré. A mesure en effet qu'il pénétrait davantage les arcanes de la science sacrée, son esprit d'oraison, son union à Dieu, sa mortification et ses autres vertus devenaient à ce point remarquables qu'il était nommé le Saint par ses maîtres et ses condisciples. Il fut ordonné prêtre à la Sainte Trinité de l'année 1851, mais continua néanmoins ses études théologiques jusqu'en 1853. Ce fut en cette année que sentant toujours plus ardente et plus vive sa vocation religieuse il alla faire une retraite à la maison des Pères de la Compagnie de Jésus à Loyola. De cette retraite Ochoa sortit Dominicain.

Sur les conseils du Père Morey, qui l'avait dirigé pendant les quelques jours passés à Loyola, il partit pour Ocana, noviciat de la Province du St-Rosaire des Philippines et pépinière de savants, de saints évêques, d'apôtres et de martyrs. Il y prit l'habit de l'Ordre le 26 octobre 1853.

Les épreuves de la formation religieuse, nous a dit le vénérable Monseigneur Colonier, qui fut son doyen de noviciat, ces épreuves, qui sont pourtant si pénibles à la nature humaine, lui semblèrent peu de chose, lui parurent même douces, tant était vraie son humilité, grand son esprit de sacrifice, tant, déjà, son âme était surnaturalisée par son union continuelle avec Dieu. Il s'en plaint dans une lettre à ses parents, se demandant avec terreur quel châtiment lui réserve Dieu en purgatoire pour ses *mira-*
cles. C'est ainsi qu'il appelait ses prétendus péchés, puis-

qu'ils ne trouve, en cette vie, rien à souffrir pour leur expiation.

Son noviciat terminé le Père Ochoa fut envoyé à Manille où il ne séjourna que deux ans pendant lesquels il redoubla de ferveur dans l'oraison, de mortification, de dévouement, d'abnégation et de régularité dans la vie religieuse, sachant bien que, quiconque veut être missionnaire, doit s'y préparer par la pratique de toutes les vertus et que, sans cette formation préalable, tout tombe et disparaît au premier souffle. Enfin, il sollicita et obtint d'être envoyé au Tonkin où sévissait une terrible persécution et où des milliers de chrétiens étaient massacrés. Il fallait du renfort aux missionnaires. Le Père Diaz Sanjurjo était tombé le premier aux mains des infidèles et avait subi le martyre ; le Père Riano avait dû se réfugier momentanément à Macao et les autres Pères, malgré l'expédition franco-espagnole, se voyaient traqués partout et ne suffisaient plus pour préparer à la mort leurs chers fidèles persécutés.

Le Père Ochoa partit, avec le Père José Cassera, l'âme en joie de pouvoir enfin souffrir quelque chose pour son Divin Maître. "Ma mère chérie, je compte bientôt quitter Manille pour aller vivre parmi les infidèles, écrit-il à sa vieille mère dans une lettre que j'ai sous les yeux ; ne vous effrayez point à mon endroit. Sans la mort personne n'entre dans la gloire. Laissons le monde aux insensés . marcher à la mort le Saint Rosaire à la main, le *Pater Noster* et *Ave Maria* sur les lèvres, de saintes pensées dans l'esprit, y a-t-il rien de plus beau au monde ?" Et toujours cette gaieté sereine qui domine : "Bien que je sois petit, je vais me laisser pousser une longue barbe ; quand elle me couvrira la figure, ce que je vais être affreux !"

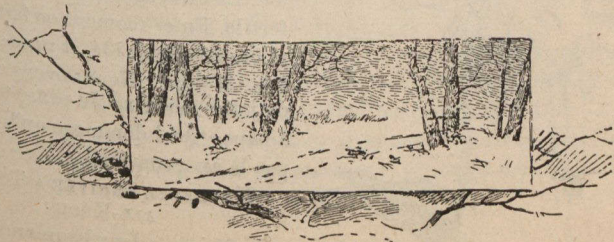
En approchant du Tonkin, les voyageurs apprirent que la persécution sévissait avec plus de violence que jamais ; ce qui les obligea à rester plus d'une semaine cachés dans les îles du littoral, en attendant l'arrivée des embarcations qui devaient les introduire secrètement dans le pays. A la nouvelle de leur arrivée, le Père Sampedro évêque, et vicaire apostolique du Tonkin central, leur avait envoyé une barque pour les amener au Vicariat ; mais,

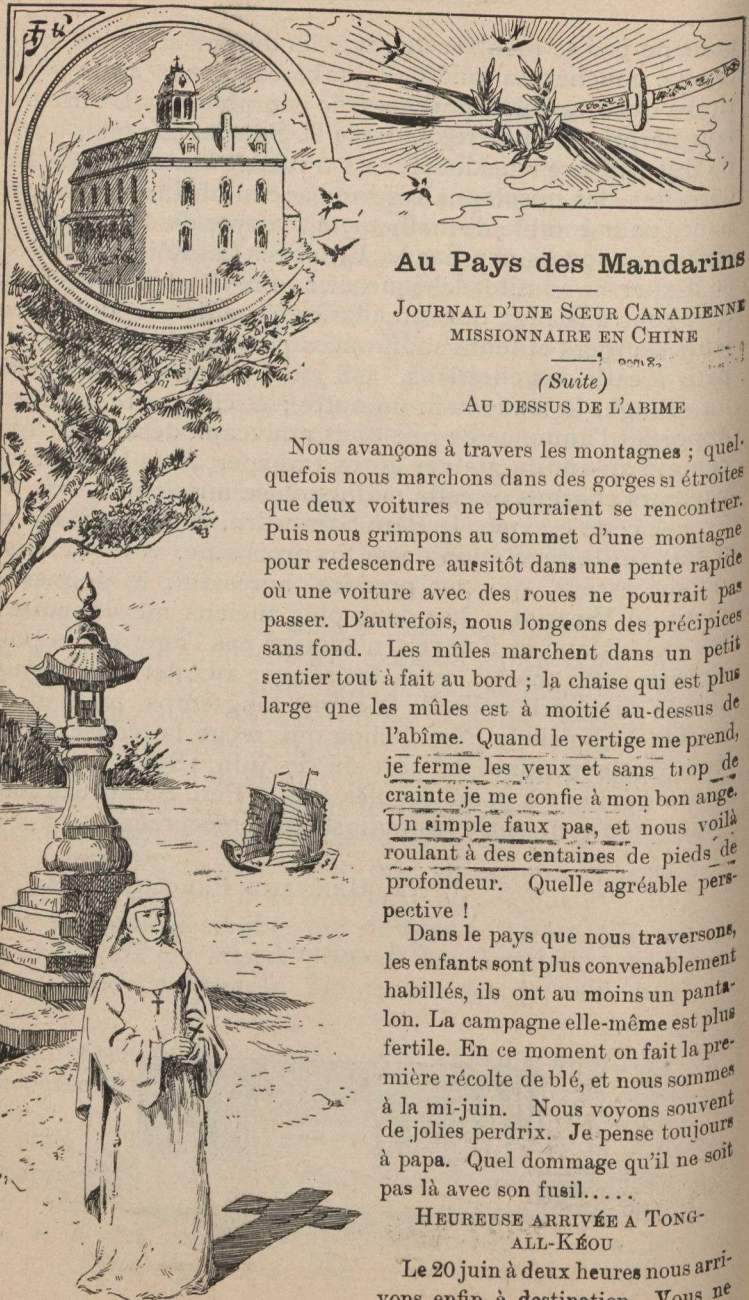
pour ne pas se montrer de jour, ils durent attendre longtemps, couchés au fond de leur bateau, sans autre nourriture que quelques poignées de riz pourri. L'obscurité leur permit enfin de rejoindre le P. Sampedro ; mais quelle ne dut pas être leur douleur en trouvant toutes les églises détruites, les missionnaires sans aucun abri, et en apprenant, pour comble de malheur, le martyre du Père Salgot, massacré depuis peu par les Chinois. Les religieux durent se disperser aussitôt, chacun de son côté, et chercher un abri contre la rage des mandarins ; mais ils oubliaient leurs dangers et leurs souffrances personnelles pour compatir à celle des chrétiens. Un jour, en effet, on dévastait un village, le lendemain un autre ; et chaque instant leur apportait l'annonce de quelques nouveaux désastres, qui, comme autant de glaives aigus, transperçaient le cœur des pasteurs chargés de cette malheureuse mission.

A cette époque, le Père Sampedro, comme s'il eût eu d'en haut la révélation de sa fin prochaine, voulut choisir un successeur, qui put prendre, après lui, le gouvernement du Vicariat. Les deux plus anciens missionnaires, les PP. Riano et Estevez, n'avaient pas l'âge requis pour exercer cette charge, et il dut songer aux derniers venus. Après avoir pris conseil, et avoir longtemps prié, il se décida à choisir le Père Ochoa qui reçut la consécration épiscopale pendant la nuit du 27 juin 1858. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que le Père Sampedro tombait à son tour entre les mains des persécuteurs.

FR. BERNARD PERCOT, O. P.

(A suivre)





Au Pays des Mandarins

JOURNAL D'UNE SŒUR CANADIENNE
MISSIONNAIRE EN CHINE

(Suite)

AU DESSUS DE L'ABÏME

Nous avançons à travers les montagnes ; quelquefois nous marchons dans des gorges si étroites que deux voitures ne pourraient se rencontrer. Puis nous grimpons au sommet d'une montagne pour redescendre aussitôt dans une pente rapide où une voiture avec des roues ne pourrait pas passer. D'autrefois, nous longeons des précipices sans fond. Les mûles marchent dans un petit sentier tout à fait au bord ; la chaise qui est plus large que les mûles est à moitié au-dessus de

l'abîme. Quand le vertige me prend, je ferme les yeux et sans trop de crainte je me confie à mon bon ange. Un simple faux pas, et nous voilà roulant à des centaines de pieds de profondeur. Quelle agréable perspective !

Dans le pays que nous traversons, les enfants sont plus convenablement habillés, ils ont au moins un pantalon. La campagne elle-même est plus fertile. En ce moment on fait la première récolte de blé, et nous sommes à la mi-juin. Nous voyons souvent de jolies perdrix. Je pense toujours à papa. Quel dommage qu'il ne soit pas là avec son fusil. . . .

HEUREUSE ARRIVÉE A TONG-
ALL-KÉOU

Le 20 juin à deux heures nous arrivons enfin à destination. Vous ne

pouvez vous figurer notre joie de retrouver nos sœurs et comme elles étaient contentes de nous voir arriver ! Depuis deux ans qu'elles vivaient isolées au milieu des chinois, elles n'avaient pas eu de visites.

Nous sommes ici dans un petit village chrétien, perdu dans les montagnes ; nous sommes vraiment inconnues du monde. Cette résidence est à sept heures de Tai-Am-Fou, où étaient nos martyres. La maison n'étant pas encore terminée, là-bas, nous resterons encore ici sept ou huit mois. Nous avons trois cents trente enfants de la Sainte Enfance. Presque tous les jours on nous apporte de petits bébés ramassés dans les rues.

SACRIFICE LOIN DES SIENS

Le 26 juillet, j'ai eu le bonheur de faire profession. Quel beau jour ! Mais il n'y a pas de joie sans mélange sur cette terre, et le bon Dieu a voulu comme cadeau de nocces le sacrifice de ne pas vous avoir à ma profession.

Pour permettre aux chrétiens et à nos enfants d'assister à la première cérémonie de vœux au Chan-si, la fête s'est faite à l'église qui était très jolie sous une parure de lis. Monseigneur a bien voulu officier lui-même. Sa Grandeur nous a fait une très belle allocution. Le Saint-Sacrement a été exposé pendant la messe. La cérémonie s'est faite comme dans nos maisons d'Europe. Avant la messe, on fait la cérémonie proprement dite. Nous recevons un Christ blanc en os, que nous portons toujours, un plus grand en cuivre sur bois blanc que nous appelons notre Christ de mission. L'officiant nous impose le voile de laine et nous met une couronne de roses blanches. A la communion, pendant que le prêtre tient l'hostie devant nous, nous prononçons la formule des vœux. J'étais plus émue que je ne saurais vous le dire en promettant au bon Dieu sur le corps et sur le sang de Notre-Seigneur, *obéissance, pauvreté et chasteté* pour trois ans, et au fond de mon cœur, je disais *pour tout le temps de ma vie*. . .

Tous les chrétiens du voisinage assistaient à cette fête si nouvelle pour eux. Les vierges étaient émues jusqu'aux larmes. Le bon Dieu ne peut rien refuser à ses nouvelles épouses ; aussi j'ai fait valoir mon titre et j'ai beaucoup prié pour vous tous.

Toute la journée a été une grande fête. Nous avons chanté le *Magnificat* à la Chapelle, et tout en chantant le cantique que vous connaissez, "*Bonne Marie, je te confie mon cœur ici-bas. Prends ma couronne, je te la donne, au ciel n'est-ce pas, tu me la rendras,*" nous avons déposé nos couronnes au pied de la statue de la Ste-Vierge.

C'est un bien beau jour, inoubliable. Combien, à ces heures si douces, j'ai pensé aux jours où je sentais les appels de Dieu, et où naissait dans mon cœur le désir d'aller bien loin travailler pour le bon Dieu, à ces jours où je rêvais de martyr. Par la pensée je revoyais ces lieux témoins de mon enfance, la chère vieille église, le gai couvent (1) et toutes mes amies. Comme Dieu est bon.

[1] Couvent des BR. SS. de L'Assomption, La Baie du Febvre.

LA FÊTE DES MARTYRS

Le 9 juillet, nous fêtons l'anniversaire du massacre des martyrs du Chan-si. C'est une fête très solennelle. A côté de la chapelle nous avons un petit oratoire privé, sur le petit autel très bien orné, nous avons mis la photographie de nos sœurs martyres.

A cinq heures, nous étions toutes à la chapelle pour la bénédiction. Quelle ne fut pas notre surprise, en sortant, de trouver toute la jolie parure consumée par les flammes. Seule, cette photographie en carton mince n'avait aucune atteinte. Elle n'était pas même jaunie tandis que le lis sur lequel elle reposait était entièrement brûlé.

Monseigneur a constaté la chose et a dit que c'était vraiment merveilleux. C'était un peu après cinq heures, à l'heure même du massacre.

On n'attend que des miracles pour faire avancer le procès de béatification. Priez bien nos chères martyres ; qui sait, si vous n'obtiendrez pas quelques miracles.

La prochaine fois je vous raconterai mon voyage à Tai-Am-Fou.

Sr. M L.

(A suivre)



IMPRIMATUR :

† MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.